

Territoires partagés

Andrée Fortin

Number 39, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

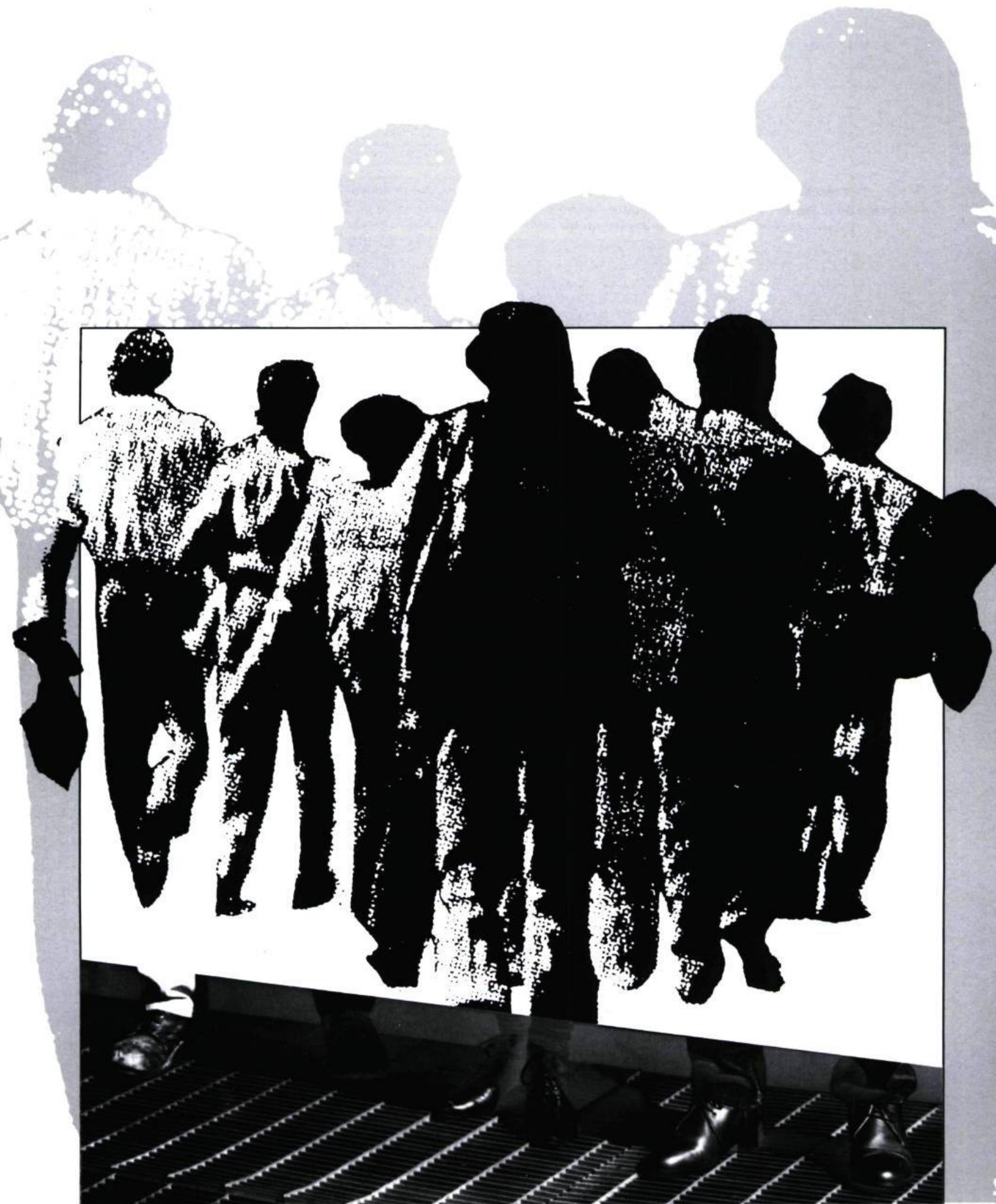
0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1988). Territoires partagés. *Inter*, (39), 4–6.



TERRITOIRES PARTAGÉS

Andrée FORTIN

Les réseaux sont à la mode, aussi bien au ministère de la Santé et des Services sociaux, qui voit dans les réseaux naturels de soutien et d'entraide la panacée à ses problèmes financiers et de désinstitutionnalisation, que chez les théoriciens des mouvements sociaux, comme Alberto MELUCCI, pour qui le réseau est le mode d'organisation des mouvements sociaux contemporains par opposition au parti, modèle du 19^e siècle. Les réseaux, on les repère dans les officines gouvernementales ou dans les salles de cours ; on s'en réclame, chez les artistes, dans la mouvance alternative. Mais parle-t-on toujours de la même chose ?

L'image du réseau est celle du filet : des nœuds reliés les uns aux autres. Il peut être plus ou moins serré, plus ou moins dense ; chaque point peut être relié à tous les autres ou à quelques uns seulement. Ce à quoi il ne ressemble pas, c'est à un arbre où les liens entre deux branches passent nécessairement par le tronc.

LA PREMIÈRE CARACTÉRISTIQUE des réseaux c'est en effet qu'ils ne sont pas centralisés, pas hiérarchiques. Tout le monde est au centre du réseau dit-on parfois, ce qui est un peu abusif, car il y a des franges, des points moins connectés que la moyenne ; chose certaine, il n'y a pas de point privilégié. On peut tout aussi bien analyser un réseau comme un ensemble ; on dira que c'est le point de vue externe, ou à partir d'un de ses points dont on examine les liaisons ; c'est le point de vue interne, ou « égo-centré » dans le cas des réseaux sociaux.

UNE DEUXIÈME CARACTÉRISTIQUE du réseau est sa souplesse. Un nouveau point peut apparaître sans que tout le réseau soit bouleversé, il s'y intègre graduellement ; de même un point peut disparaître sans que le réseau en soit trop affecté. À ce sujet on parlera souvent de la fiabilité du réseau, de sa redondance ; la plupart du temps, et ici encore au contraire des structures hiérarchiques, il existe plusieurs chemins, plusieurs liens entre deux éléments du réseau. Si un élément ou une liaison venait à disparaître, la communication n'est pas nécessairement interrompue entre ceux qui étaient ainsi reliés auparavant. On quitte donc la logique strictement additive ou soustractive. Un réseau amputé d'une liaison ou d'un point reste un réseau, de même, deux réseaux peuvent se fusionner en un seul.

La structure du réseau est toujours en évolution, personne n'y est indispensable, contrairement à la structure hiérarchisée où la disparition d'un élément perturbe la communication. Sa forme n'est pas pré-établie, prédéterminée. D'une certaine manière cela fait la force des réseaux, les rend très difficile à défaire, à démanteler, mais cela fait aussi leur faiblesse : il est

pratiquement impossible de rejoindre le réseau en tant qu'entité, pas de porte-parole officiel, ni de canal privilégié via lequel on est sûr de rejoindre tous les points. Il est impossible d'avoir prise sur l'ensemble du réseau parce que chaque élément qui y participe conserve son autonomie. Il n'y a rien qui ressemble à un discours officiel ou à une juste ligne ; des consensus peuvent émerger, ils ne peuvent être imposés ; si jamais ils émergent, le temps qu'ils mettront à le faire est imprévisible. Autonomie et concertation, voilà comment, en termes politiques, on pourrait parler des réseaux.

Certains réseaux sont parfois qualifiés de naturels, comme s'il en existait de surnaturels ; on pense alors aux parentés, aux voisinages. Ces réseaux ont de naturel la caractéristique qu'ils n'aient pas de but précis ; ils existent « en soi » par une logique autre que celle du réseau, les liens du sang ou du territoire partagé par exemple, et on a le choix de les analyser ou non en termes de réseaux. S'ils servent à quelque chose c'est de façon très générale à la sociabilité, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne s'occupent pas d'une foule de choses (pensons à tous les biens, services et informations qui peuvent circuler dans une famille). Par opposition, d'autres réseaux ont été constitués en fonction d'un but bien précis : réseaux d'artistes, de scientifiques, de fans de tel ou tel écrivain ou philosophe, etc. Les réseaux naturels existent d'abord en fonction des personnes, et les autres d'abord pour ce qui y circule.

Si l'attention se porte actuellement sur les réseaux ce n'est pas parce qu'ils constituent un nouveau phénomène, mais parce qu'ils prolifèrent depuis quelques années, ceci pour plusieurs raisons, aussi bien théoriques que technologiques. L'organisation centralisée, hiérarchique a révélé ses limites. Dans un désir tout écologique de ne pas dissocier la fin des moyens, plusieurs organisations travaillant à changer la société et espérant une société égalitaire adoptent plus ou moins consciemment cette forme. Cela procède également d'un désir de faire changer les choses à la base, chez les individus, dans la vie quotidienne. « On ne change pas la société par décret » ; il faut que le changement se fasse en tout-un-chacun, dans son vécu, dans son imaginaire. La structure de réseau privilégie l'autonomie et la concertation est particulièrement appropriée. Autonomie et concertation peuvent caractériser aussi bien une organisation locale qu'un regroupement d'organisations, par exemple : les membres d'une famille, les familles dans une coopérative d'habitation, les différentes coops dans leur fédération régionale, les fédérations dans leurs tables de concertation nationale ou sectorielles, etc.

Par ailleurs, la prolifération des réseaux est grandement favorisée par les moyens de communications modernes. Photocopie, traitement de



texte, possibilité d'enregistrer et de recopier de la musique, des images, sans passer par des GROSSES MACHINES (imprimerie conventionnelle, pressage de disque, films...). Chacun peut autogérer sa production, et la diffusion de celle-ci. Plus besoin d'attendre qu'un éditeur s'intéresse à la production de tel artiste pour que celui-ci publie un catalogue, par exemple. Un traitement de texte, une photocopieuse... et une liste d'adresse suffisent. Même chose pour la musique. Pourquoi attendre l'accord d'une compagnie de disque ? De l'enregistrement d'un démo, on passe à celui d'une compilation... La caméra vidéo est beaucoup plus portable que celle de cinéma, que dire du développement des films versus l'instantanéité de la vidéo ?

Bref, il est facile, tentant, d'autogérer sa production. Celle-ci facilite de plus la création du réseau. Quand on entend parler de quelqu'un qu'on ne connaît pas, on n'a qu'à lui envoyer « du matériel » en lui demandant de faire de même... L'enfance de l'art.

Parfois, dans le désir de créer un réseau, on privilégiera des formes d'art « portatif », ou en tout cas facile à faire circuler, comme le *mail art*, le *copy art*, formes prédestinées à la mise sur pied de réseaux, d'alternatives à l'art d'avant-garde, ses pompes et ses tentations maintes fois dénoncées. Cela permet l'organisation d'un monde parallèle de l'art, plus ou moins indépendant des institutions (musées, critique universitaire, etc.) et proposant à la fois de nouvelles formes et éventuellement de nouveaux contenus. Un art autogéré ne peut être censuré... A la limite chaque nouvelle tendance artistique, au départ, doit autogérer sa critique et la diffusion de sa production, irrecevable par les institutions qui par définition ne s'intéressent qu'aux valeurs sûres. Si donc les réseaux ont toujours existé, tout comme les regroupements, on assiste maintenant à un changement qualitatif. Autrefois les regroupements et les réseaux existaient pour défendre un groupe ou une forme d'art, maintenant on cherche à les susciter en soi, on valorise le lien pour le lien. Cherchent à entrer en contact les uns avec les autres, des gens d'un peu partout sur la planète, qui ne se sont jamais rencontrés en chair et on os, ne le feront peut-être

jamais, mais qui échangent régulièrement des objets, des informations.

Cela contribue à dissoudre les métropoles artistiques, tant du point de vue géographique que conceptuel ; on n'en a tout simplement plus besoin. Via des abonnements, téléphones et échange de documents écrits et audio-visuels, on peut être branché sur le même réseau que l'on vive à Montréal, Matane ou Matagami. De nos jours, vivre en région n'est pas synonyme de n'en être jamais sorti et de ne pas savoir ce qui se passe ailleurs. Et comme chaque point du réseau peut être tout à tour émetteur ou récepteur, à Montréal ou Matane on peut tout aussi bien recevoir de l'information sur toute la planète, que lui en envoyer.

Tout cela semble très joli, et l'est en fait. Mais, car il y a toujours un mais, le réseau comporte ses limites. Pour en avoir une idée, allons voir du côté du monde scientifique, organisé en réseaux depuis belle lurette. Ce qui le caractérise, c'est l'étroitesse des crêneaux. On n'aura pas de mal à trouver un mathématicien avouant qu'il n'y a que six autres personnes sur le globe travaillant sur la même chose que lui et susceptibles non seulement de s'intéresser à ses travaux, mais même d'en comprendre le sens et la portée réelle. Ce qui n'empêchera nullement le dit mathématicien de participer à des colloques et de publier ses travaux. La science un langage universel ?

L'art, un langage universel ? Si les réseaux permettent la communication internationale, ils risquent en même temps, revers de la médaille, le cloisonnement des intérêts. Tel réseau à la limite ne s'intéressera qu'au *mail art* ou au *copy art*, ou à la performance, en étant peut-être tout à fait ignorant des autres. Les moyens de communication de masse, s'ils permettent la création d'un village global, peuvent mener également à la constitution de ghettos internationaux. On peut être au courant de tout ce qui concerne la danse contemporaine, connaître tous ceux et celles qu'il faut connaître dans cet univers, les avoir vu danser *live* ou sur enregistrement, avoir lu tout ce qui s'est écrit.. être branché sur Paris, Bangkok et Alma, en étant tout à fait ignorant de ce qui se passe au coin de sa rue. La solution ? Des réseaux de réseaux, leur ouverture les uns sur les autres...